

OUTAMARO

I

Le peintre japonais, ayant comme nom de famille Kitagawa; comme nom d'intimité You-souké; comme noms d'élève d'atelier, d'abord Nobou-Yoshi, puis Mourasakiya (1); — c'est une habitude des artistes japonais d'abandonner leur nom de famille pour prendre un nom de fantaisie — enfin comme nom de peintre sorti de l'atelier, et travaillant d'après sa propre inspiration, le nom d'OUTAMARO, est né, d'après des recherches récentes, en 1754, à Kawagoyé,

(1) Mourasakiya signifie *maison mauve*, qui est le nom d'atelier d'Outamaro. Il n'a pas signé ce nom sur les estampes, mais il l'a toujours conservé dans sa vie privée.

dans la province de Mousashi, et non à Yédo ; comme le dit, le *Oukiyo-yé Rouikô*, ouvrage manuscrit de Kiôden, complété successivement par Samba, Moumeiô, Guekkin, Kiôzan, Tanéhiko, etc. — l'unique biographie des peintres japonais, de l'école Oukiyo, à partir de Moronobou, non encore imprimée, mais dont les collectionneurs japonais se communiquent les copies.

Outamaro vint tout jeune à Yédo. Après quelques années d'une vie aux domiciles inconnus, on le trouve habitant chez Tsutaya Jûzabro, le célèbre éditeur de livres illustrés du temps, dont la marque représentant une feuille de vigne vierge surmontée du sommet du Fuzi-yama, se voit sur les plus parfaites impressions d'Outamaro, — et qui demeurait alors à la sortie de la grande porte du Yoshiwara.

Quand Tsutaya Jûzabro déménageait, et établissait sa boutique à Tôri-Abratchô, au centre de la ville, Outamaro l'y suivait, et demeurait avec lui jusque vers l'année 1797, où mourait l'éditeur. Alors Outamaro logeait successivement rue Kiûyemon-tchô (1), rue Bakro-tchô,

(1) Ce changement de domicile, en 1797, a fait prendre cette date par les biographes de l'artiste, pour la date de sa mort.

puis se fixait, dans les années qui précédèrent sa mort, près le pont Benkei.

D'abord Outamaro étudia la peinture à l'école de Kano, puis devint élève de Torima Sekiyen, qui semble avoir eu une très petite influence sur son talent, d'après la vue de son *Hiakki ya ghio*, les CENT MONSTRES DE LA NUIT, et d'après l'album baptisé de son nom, où la femme est la femme de Koriusai, Shunshô, Harunobou, et n'est pas du tout la femme, que sera la femme d'Outamaro (1).

Les vrais inspirateurs de la manière, du style d'Outamaro, sont Shighemasa et Kiyonaga, Kiyonaga surtout, qui a doté le talent d'Outamaro, même devenu le fondateur personnel de l'école dont il est le chef et le maître, d'un peu de l'allongement gracieux de l'ovale de ses figures de femmes, d'un peu de la souplesse molle de ses tailles, d'un peu de l'ondoisement voluptueux des étoffes autour des corps.

Cette appropriation du dessin de Kiyonaga,

(1) Dans tout l'œuvre d'Outamaro, je ne trouve qu'une seule planche semblant descendre du *faire* chinois de Sekiyen : c'est un paysage, imprimé en imitation d'encre de Chine, faisant partie des six planches du recueil de poésies, ayant pour titre : LA NATURE ARGENTÉE. (La neige).

elle saute aux yeux, dans ces deux planches représentant une maison de thé, au bord de la mer, où une femme apporte sa robe de dessus, sa robe noire armoriée, à un seigneur japonais prenant une tasse de thé : une composition, qui, si elle n'était pas signée Outamaro, serait prise par tout collectionneur japonais, pour un Kiyonaga, une composition que M. Hayashi croit avoir été exécutée dans l'atelier de Kiyonaga, vers l'année 1770, mais bien certainement pas après 1775, et à une époque, où le peintre avait à peine ses vingt ans, s'il les avait.

Elle est également sensible cette appropriation dans la belle impression montrant cette grande femme, à la robe semée de fleurs de cerisier sur fond rouge, et à laquelle on apporte une poupée de lutteurs, et qui, toujours d'après le sentiment de M. Hayashi, aurait été publiée avant 1775.

Elle existe même enfin cette appropriation, dans les six admirables planches des *gusha* célébrant le *Niwaka*, le Carnaval du Yoshiwara, dont la première édition serait de 1775, et où les planches, tout en appartenant un peu plus à Outamaro, sont signées du style puissant, de la rablure un peu junonienne, si l'on peut dire, donnée à ses femmes par le maître, qui a pré-

céde d'au moins vingt ans dans la vie, le peintre des Maisons Vertes, mais où encore Outamaro emprunte à Kiyonaga des détails, comme celui de ces jolis accroche-cœurs échevelés autour des tempes et des joues, apportant aux figures un si amoureux caractère.

La première connaissance que fit le public japonais du talent d'Outamaro, ce fut dans l'illustration de romans populaires, dans l'illustration de ces livres de petit format, à la couverture jaune, au tirage en noir, au papier commun, à l'impression un peu à la diable, et qui s'appellent au Japon, *Kibiôshi*, LIVRES JAUNES, tirant leur nom de la couleur de leurs couvertures : — publications à bon marché, et d'une grande vente, auxquelles l'artiste travailla depuis le jour de ses débuts, en 1783, jusqu'en 1790.

De ces petits livres à cinq sous, j'ai un exemplaire sous la main : c'est l'histoire du sapèque de Aoto, par Kioden Kitao Masayoshi. Aoto-ga-Zeni, ancien juge bien connu, perdit un jour, dans une rivière, un sapèque, et eut l'idée d'engager des hommes pour le retrouver, ce qui lui coûta cent fois plus, que la petite pièce de mon-

naie qu'il avait perdue. A la suite de quoi, il dit : « *Ce qui est payé aux hommes n'est pas perdu, mais ce qu'on laisse dans la rivière, ne porte pas d'intérêt.* » En ce petit livre, il y a déjà un rendu spirituel des attitudes et des mouvements de grâce de la femme, et dans une composition représentant une lutte d'hommes et de femmes, commence à se montrer, chez l'artiste, une certaine connaissance des formes anatomiques.

Le succès de ces petits livres imprimés en noir, amenait les éditeurs à lancer dans le public des séries d'un format plus grand, d'une exécution plus soignée, et où, tous les ans, le talent d'Outamaro grandit. Ce sont : LE BOUQUET DE LA PAROLE, 1787; LES MOINEAUX DE YÉDO, 1788; LES DIFFÉRENTES CLASSES DE LA POPULATION JAPONAISE, 1789; LA DANSE DE SURUGHA, 1790, etc., etc.

En 1785, débutaient, comme ses aides dans l'illustration des LIVRES JAUNES, Mitimaro et Yukimaro, deux élèves qu'avait formés Outamaro.

IV

A ses débuts, Outamaro se singularisa par une originalité. C'était l'habitude des artistes de ce temps, de faire un peu leur popularité avec la popularité des acteurs qu'ils représentaient, et en ce pays, où les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes étaient et sont encore fanatiques des célébrités théâtrales, de mettre à profit, pour leur nom, la vogue d'un tel ou d'un tel. Outamaro se refusa à dessiner des comédiens, disant fièrement : « *Je ne veux pas briller à la faveur des acteurs, je veux fonder une école qui ne doive rien qu'au talent du peintre* ».

Et quand, dans la pièce de Ohan-Tchôyémon, l'acteur Itikawa Yaozô avait un immense succès, et que son portrait dessiné par Toyokouni, obtenait un débit considérable, lui, Outamaro représentait la pièce, mais seulement

figurée par d'élégantes femmes, jouant dans des compositions imaginaires, démontrant ainsi dans cette série d'images, que les dessinateurs de l'école vulgaire, qui avaient répété ce sujet, à la façon de Toyokouni, étaient une troupe surgissant de leurs ateliers, une troupe comparable à des *fourmis sortant du bois pourri* (1).

(1) En dépit de son hautain mépris pour les compositions de ses confrères, représentant des scènes de théâtre, je ne sais pas si Outamaro en a dessiné lui-même plusieurs, mais je puis assurer qu'il en a dessiné une, que j'ai sous les yeux. C'est un long *sourimono* d'un format beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire, ou est figuré un drame japonais, dans lequel sont réunis dix-sept acteurs.

V

Après les *Kibiôshi*, les LIVRES JAUNES, à l'impression en noir, Outamaro aborde l'image en couleur, dans des gravures polychromes de grand format, dans les *Nishiki-yé*, (*nishiki*, brocart, soie aux dessins artistiques, et *yé*, peinture, dessin, image) : gravures polychromes, où, d'après ses biographes, Outamaro atteint « le sublime de la beauté et du luxe ».

Ces merveilleuses impressions commencent par être des compositions formées de deux, de trois, de cinq, de six, de sept feuilles.

Dans les impressions composées de sept feuilles, qui ne sont pas nombreuses, citons :

Cortège de l'ambassadeur de Corée, reproduit dans un *Niwaka* (carnaval) par des *guesha* (chanteuses et danseuses).